

VI.

L'on avait atteint la soirée du mardi.

Depuis la soirée du samedi les pauvres mineurs se trouvaient là, dans leur sombre prison.

L'air s'était vicié et oppressait les poitrines haletantes.

La faim et la soif torturaient les malheureux, qui n'osaient plus espérer être jamais sauvés.

Et pourtant, l'instinct de la conservation triompha.

Nul n'eut recours à la mort secourable, et pourtant l'eau meurtrière était tout près.

Goffin, pourtant, veillait. Il ne se plaignait pas, il parlait encore de sauvetage, par moments, il maniait lui-même le pic.

Et il avait durement à lutter ! Un homme l'appela tout à coup :

— Goffin !

— Qu'y a-t-il, mon ami ?

— Où êtes-vous ?

— Ici, un moment, je viens... appelle encore, que je t'entende.

— Goffin, Goffin ! fit une voix anxieuse.

— Puis-je t'aider ?

— Oui, oui !

— Comment cela ?

— J'ai perdu mon chemin.

Le porion ne voyait pas son interlocuteur, mais il entendait d'où venait sa voix. Il le reconnut à sa voix.

— Que veux-tu dire, Louis ?

— Il faut que je rentre à la maison... indique-moi donc la route... je ne vois rien devant moi... et j'ai faim.

— J'ai faim ! cria quelqu'un aux côtés du porion. Nous avons faim ! Pourquoi devons-nous rester ici ? Je veux manger... je veux de la viande, et des choux rouges... donnez-les moi !

— De la viande et des choux rouges ! fit une autre voix. Quel est le lâche qui nous martyrise de la sorte, en prononçant ces paroles ? Il parle de viande, de choux... l'eau, avec le sang des enfants qui y sont tombés, voilà notre nourriture et notre boisson. De la viande des choux rouges ?

— Maître, fit une autre voix craintivement.

Goffin sentit une main froide se poser sur la sienne.

— Qu'y a-t-il, Louis ? demanda Goffin.

— Puis-je aller chez moi ? Mais je ne connais pas la route. Sortez-moi de ces ténèbres. Ou serais-je devenu aveugle ?

— Non, non, Louis !

— N'y voyez-vous pas non plus ?

— Non, il fait sombre.

— Mais où sommes-nous donc ? La nuit dure-t-elle donc si longtemps ? Que dira Anna ? Et mon enfant ? Allons, maître, laisse-nous rentrer chez nous.

— Il faut encore attendre un peu, Louis.

— Mais Anna sera fâchée.

— Non, Anna ne sera pas fâchée. Elle sait que nous ne pouvons encore partir. Couche-toi et dors, Louis. Je te conduirai chez toi, crois-m'en.

— Demain ?

— Soit, demain. Couche-toi paisiblement... oui, ainsi, et dors.

— Je dois avoir de la viande et des choux rouges, dit la même voix sinistre.

— Ah, Pierre, c'est toi, dit Goffin.

— Oui...

— Dors, toi aussi, mon ami.

— Il me faut d'abord de la viande et des choux rouges, reprit le malheureux.

— Mais je ne puis les chercher maintenant.

— Il le faut.

— C'est impossible, Pierre. Il fait encore nuit et toutes les boutiques sont fermées. Sois calme, et dors.

— L'aurai-je demain ?

— Oui.

— C'est bien. Je dormirai. Il sera bientôt demain ?

— Oui, Pierre.

Ce que le porion avait craint, s'était réalisé. Dans ces atroces ténèbres, le delire s'emparait des hommes !

Et si ces accès devenaient des accès furieux, qu'advviendrait-il alors ?

Il lui faudrait alors apaiser cette fureur, veiller sur ces malheureux êtres... êtres sans cesse sur ses gardes. Le sort exigeait de plus en plus de Goffin et de sa force de caractère.

Mais il accomplirait son devoir jusqu'au bout, malgré tout !

Il avait pu calmer les deux malheureux, en leur parlant comme à des enfants.

Mais là-bas, aux côtés de son fils Mathieu, se trouvaient de vrais enfants... et le porion se dirigea vers eux et s'assit à leurs côtés.

Et les petits posèrent leurs menottes brulantes de fièvre sur sa rude poigne d'ouvrier... ils se sentaient rassurés par la présence immédiate du maître.

— Nous sommes trop jeunes pour mourir, murmura l'un d'eux.

— Vous ne mourrez pas, mes petits amis, murmura le porion. Nous quitterons tous la mine.

— Non, nous ne mourrons pas, murmura un garçonnet. Ma mère est au Ciel et prie pour moi.

— Mourir, gronda une forte voix d'homme. Qui ose parler de mourir ? J'ai promis de faire un pèlerinage à tous les sanctuaires des environs. Quel est le lâche qui ose parler de mourir ?

— La mort nous a marqués, dit lugubrement une autre voix.

— Tu mens !

— Tais-toi ! Demain nous serons tous morts.

— Tu mens ! tu mens !.. misérable menteur, menteur ! Ne le dis plus !

— Demain, nos cadavres seront étendus dans cette galerie, reprit l'autre.

— Tu mens ! tu mens ! N'est ce pas, maitre, qu'il ment ? Je vais en pèlerinage. Nous ne mourrons pas. Tu mens . . misérable, lâche menteur ! Je ne veux pas mourir. Ne le dis pas . . ou je te tue . . ne le dis plus.

L'homme qui venait de parler se dressa et hurla de nouveau :

— Ou est ce lâche ? Je l'entraînerai vers l'eau et je l'y noierai de mes mains. Viens donc, si tu l'oses, menteur, lâche !

Goffin, effrayé, s'était dressé.

Allait-on assister à une rixe ?

— Ne pas se battre ! dit sa voix.

— Qu'il ne parle donc pas de mourir, sinon, je le tuerai.

— Frères, allons-nous gaspiller nos forces en nous battant ? demanda le porion.

D'un autre coin, une voix terrible prononça ces cruelles paroles :

— Laissez-les se battre, qu'ils se tuent, nous mangerons les cadavres. La faim me déchire les entrailles.

Goffin tressaillit de tous ses membres. La situation devenait de plus en plus terrible.

Le désespéré avait prononcé des paroles dangereuses.

Les camarades de jadis allaient-ils s'entre-dévorer ? Les forts allaient-ils se repaître de la chair des faibles ?

— Non, non, cela, jamais ! tonna une voix intérieure.

— Clavir ! Labeye ! Bertrand ! cria Goffin.

— Nous voilà, maître !

Les trois fidèles avaient compris.

— Lâchez-les l'un contre l'autre ! reprit le désespéré.

Ah, je voudrais déjà planter mes dents dans leur chair.

— Me manger, moi ? s'écria celui des mineurs qui avait parlé le premier de se battre. Oh, non . . je serai tranquille, je ne me battrai point.

— Mes frères, dit Goffin, d'une voix décidée, nous devons travailler.

Le porion avait compris que le travail l'aidrait puissamment à garder quelque ordre dans ce troupeau désespéré.

Oh, s'il pouvait les ramener au travail !

— Je ne puis plus travailler ! s'écria un homme.

— Je suis déjà en train de mourir . . je suis bien ici . un amas de houille est mon lit de mort ! cria un autre.

Et d'autres encore refusèrent de reprendre le travail.

— Lâches ! reprit Goffin, qui voulut avoir recours à la menace. Nos camarades, nos sauveurs, peinent pour arriver jusqu'à nous, j'en ai la conviction. Et vous restez-là, couchés ? Vous ne songez pas à vos femmes et à vos enfants.

— Taisez-vous... ce serait stupide de nous éreinter encore, répondit-on. La mort elle-même viendrait se moquer de nous. Les spectres de nos camarades noyés riraient de nous. Travailler ? Alors que la mort a posé sa griffe sur nous ?

— Soit, en se cas, je ne veux plus vivre une seconde de plus ! cria Goffin. Je me jetterai dans les bras de la mort, avec mon enfant. Viens, Mathieu, viens mon enfant... l'on prétend que la mort par l'eau est douce.

— Que voulez-vous faire maître ? crièrent différentes voix.

— Puisque vous êtes résolus à ne plus travailler pour votre sauvetage, puisque vous voulez mourir, alors je préfère, moi, une mort subite, qui mettra fin à toutes ces affres. Avec Mathieu, je me jetterai à l'eau.

Cette menace ne manqua pas son effet, et il apparut de nouveau quelle confiance illimitée les camarades avaient encore en leur chef.

— Non, maître, ne faites pas cela ! Ne nous abandonnez point. Qu'adviendra-t-il alors de nous ? s'écrièrent dix voix pleines d'angoisse.

— Vous voulez donc que je reste ? reprit Goffin.

— Oui . . .

— Soit, à une seule condition . . .

— Oui, nous travaillerons.

— A l'œuvre, en ce cas. Nous nous diviserons en équipes qui se relayeront de demi-heure en demi-heure. De la sorte, nous pourons employer nos forces jusqu'au bout. Mes amis, je vous en adjure, ne désespérez pas... il y a chance d'être sauvés, grande chance même. Je vous en fais mon serment, que les camarades, là haut, font tout ce qu'ils peuvent pour nous sauver.

— Mais nul ne sait où nous sommes, maître !

— Ils le savent là-haut.

— C'est impossible.

— Je vous le répète qu'ils le savent . . . Les ingénieurs me connaissent et savent où je vous ai menés. Et ils feront creuser une galerie pour nous atteindre.

— Nous n'entendons rien, pourtant, reprit quelqu'un. Vous nous leurrez avec de vaines espérances auxquelles vous n'ajoutez pas foi vous même.

— Honte sur toi, misérable lâche, s'écria Clavir. Tu es trop paresseux pour travailler et tu cherches des faux-fuyants. Crois ce que le maître te dit.

— Je n'y crois pas, et je refuse de travailler, et qui travaille, est un fou. J'attendrai la mort en chantant.

Reconnaissant le rebelle à sa voix, Goffin, craignant de voir ce découragement se propager, s'écria :

— Tu veux mourir ? Eh bien, je te traînerai moi-même vers l'eau, car tu ne mérites pas d'être sauvé.

— Non, maître, non . . . je ne serai plus désobéissant, s'écria vivement l'insoumis.

— Tu travailleras comme les autres ?

— Oui, maître.

A ce moment retentit déjà un coup de pic.

— Quel est le courageux qui nous donne l'exemple ? demanda le porion.

— C'est moi, père, répondit Mathieu.

— Mon fils, dit Goffin, ému.

— De nouveau, cet enfant fait honte aux grands ! s'écria Labeye avec admiration. Eh bien les amis, allons nous nous laisser faire la leçon par un garçon de douze ans ?

— Non, non, firent toutes les voix.

Goffin divisa les hommes en équipes. Ce n'était pas chose facile dans la nuit.

— Maître, j'aurai d'abord la viande et les choux rouges ? demande un mineur.

— Demain, comme je te l'ai promis, répondit le porion, en reconnaissant l'homme frappé de délire. Va dormir, il sera bien vite demain alors.

De la sorte, le brave homme laissa reposer le camarade épuisé de corps et d'esprit. Il s'écria alors :

— Que la première équipe commence ! Songer à tous les êtres qui vous sont chers et vous attendent là haut. Ils attendent de vous que vous fassiez votre devoir.

Mathieu travaillait encore.

Le père lui prit son outil et emmena tendrement l'enfant.

— Les enfants peuvent se reposer, dit-il. Rejoins tes petits amis.

— Je ne suis pas fatigué, père, mais j'ai si mal à la tête.

Goffin posa sa large main sur le front de l'enfant et sentit comme le sang lui battait aux tempes. Il prit son foulard, alla le mouiller dans l'eau, et le noua sur le front brûlant de l'enfant.

Tout le monde ressentait les mêmes symptômes, causés par l'air vicié.

Goffin donna à tous l'exemple du devoir et travailla de tout cœur.

Mais les hommes ne pouvaient travailler longtemps. Ils étaient trop faibles, trop épuisés... et le porion avait fait œuvre utile en les divisant en équipes et en arrêtant le travail de chaque équipe après une demi-heure.

Il empêchait ainsi des révoltes et des murmures.

Et les coups résonnaient, monotones, et les galeries adjacentes répercutaient les coups, et il semblait que, à cause de cela, les coups venaient de différentes directions

Goffin trouvait encore des paroles d'encouragement.

Melchior Clavir prit le porion à part et lui murmura à l'oreille :

— Maître, je ne sais si je pourrai vous le dire jamais là haut... il se peut que nous mourions ici... mais il faut que je vous témoigne mon admiration, mon respect. Vous êtes si calme, que l'on ne nous croirait pas en danger... et vous aussi avez femme, enfants... six enfants ! Merci, maître, pour ce que vous faites pour nous tous.

Et une lourde larme s'écrasa sur la main de Goffin...

— Le devoir avant tout, Melchior. Tu le sais aussi, répondit le porion, ému, et je te remercie, ainsi que Bertrand et Labeye, pour votre aide efficace.

— Avez-vous beaucoup d'espoir, maître ?

— Assurément. Quatre jours seulement se sont écoulés... L'on en a sauvé après dix jours. Mais nous devons garder le goût de la vie, l'espoir fait vivre. C'est le seul moyen. Celui qui se livre au désespoir est perdu.

C'était au tour de Goffin de prendre du repos. Mais le porion ne songeait pas à se reposer.

Il avait une autre besogne encore, que de saper la lourde muraille rocheuse... là-bas, il y avait des enfants, qui surtout devaient être réconfortés.

Goffin s'assit auprès d'eux et nommait chacun des petits par leur nom.

— Maître, serons-nous sauvés?... est-ce vrai? demanda l'un d'eux.

— Oui, mon ami.

— Reverrai-je donc ma mère et la petite Léonie? Oh, en dormant, j'ai rêvé d'eux. Mère pleurait, mais j'ai crié : „Ne pleure pas, mère, maître Goffin a dit que nous serons sauvés.” Et alors je l'ai vue sourire...

— Oui, votre mère sera bien aise de vous revoir là-haut.

— Et Léonie pourra se mettre encore sur mon dos... et je lui ferai un bonhomme de neige pour elle, comme ce dimanche... quand était-ce donc ?

— Il y a déjà bien longtemps de cela, mon ami... Lorsque nous sommes descendus dans la mine, il n'y avait plus de neige.

— Alors, je découperai des bonshommes en papier pour Léonie ! Oh, elle sera si heureuse, maître.

Goffin pleurait en silence.

Ces paroles enfantines l'émouvaient plus qu'il n'aurait pu dire.

Il songeait à ses petits à lui, qui aimaient tant cette heure de récréation qu'il leur consacrait.

Combien de fois déjà leur avait-elle manqué ? Vendredi, samedi,... et puis dimanche... et lundi et aujourd'hui.

Comme ils auraient souvent demandé :

— Mère, quand père revient-il à la maison ?

Mais Goffin chassa ces tendres pensées... il était ici le porion, le chef de tous ces malheureux, le père de ces enfants. Il ne pouvait songer aux siens... il pleurerait, comme un enfant, et découragerait les autres.

Il devait être fort, courageux... il ne devait pas désespérer du salut... Il occupait un poste de confiance et s'en montrerait digne jusqu'au dernier souffle.

Et Goffin parla encore avec ses jeunes protégés de „là haut", avec la même conviction, que si le salut était proche.

Et les enfants lui caressaient les joues rudes, ses mains, le traitaient en père !

De nouveau, plusieurs heures s'étaient écoulées.

Plusieurs hommes avaient supplié Goffin de leur laisser cesser le travail, non par mauvais vouloir, mais à cause de leur épuisement.

Pouvait-il refuser cela ?

D'autres, par contre, parmi lesquels le fidèle trio, continuaient de travailler.

Il entendit soudain du bruit dans l'eau et descendit vivement vers l'élément liquide afin de se rendre compte de ce qui se passait.

Il sentit un homme, qui se courbait sur l'eau.

— Qui est-ce ? demanda-t-il, effrayé.

— Moi, maître.

— Gérard ?

— Oui, maître.

— Mais que fais-tu ici ? Bois-tu ce liquide infect ? Voudrais-tu devenir malade... tu auras des crampes, tu te rouleras de douleur sur le sol.

— J'ai faim, maître... je mangeais tant... je ne fais... Ne soyez pas fâché, j'ai si faim.

— Mais que cherchais-tu ?

— Quelques camarades se sont noyés... je cherche leurs cadavres... ils sont morts, maître, pourquoi ne pas les manger ?

Goffin frissonna.

— Gérard, monte immédiatement, dit-il vivement. Ces cadavres ne peuvent pas flotter dans ses parages.

— Il se pourrait, maître.

— C'est impossible, nos camarades se sont noyés dans le puits.

Hubert se sentit incapable de reprocher à cet homme sa conduite indigne. Était-ce bien de la cruauté ? Le malheureux était torturé par la faim.

— Que dois-je donc faire, maître ? Oh, je vais le crier, le hurler... la faim me déchire les entrailles.

— Mâche le cuir de tes souliers.

— Merci du conseil, maître... le cuir provient de peaux... c'est de la chair aussi... je le mangerai !

Et tremblant de hâte, le malheureux ôta ses souliers, les coupa en morceaux et se mit à mâcher goulûment le cuir.

D'autres encore faisaient comme lui.

Goffin fut heureux d'avoir donné ce conseil, car la faim pouvait facilement engendrer le meurtre.

— Combien de temps encore, songeait le porion. Chaque heure lui apportait de nouvelles difficultés à combattre...

Quel nouveau malheur lui viendrait avec le lende-

main ? Goffin craignait surtout voir les hommes s'attaquer mutuellement.

Et lentement, les heures s'écoulaient...

— De la viande et des choux rouges ! cria une voix.

— Je suis égaré... qui montrera la route ? murmura de temps à autre le mineur frappé de délire.

— Père ! cria Mathieu.

Goffin se hâta de rejoindre son fils.

— Je crois que René se meurt, dit l'enfant gravement.

— Qu'y a-t-il, mon enfant ?

Goffin tâta le corps, sans connaissance, le prit sur ses genoux et appela l'enfant par son nom.

Mais le petit ne répondit plus.

— Heureusement que sa mère n'a pas vu ce lit de mort, songeait le porion, vivement ému.

— Père, bénis-le, murmura encore Mathieu. Il l'a demandé.

Le porion posa la main sur le front du petit agonisant et murmura une prière.

Mort terrible que celle de cet enfant, sans que nulle aide eut pu intervenir.

Sa respiration était haletante. Hubert sentait la maigre poitrine se soulever péniblement. Il glissa la main sur les pauvres flancs, à peine recouverts par la peau.

Le pauvre enfant ne mourrait donc pas sur une couche de houille... Goffin serra le corps contre lui, comme aurait fait une mère.

Et le brave mineur posa ses lèvres sur le front moite du petit martyr.

— Mon père, dit Mathieu, j'irai humecter mon foulard pour René.

— Va, mon enfant, mais sois prudent.

On noua le foulard sur la tête de l'enfant et celui-ci sembla s'apaiser quelque peu.

— Il mourra paisiblement, se dit Hubert.

Et le porion resta immobile, adossé contre la paroi, le mourant sur les genoux, le mourant, qu'il ne savait même pas distinguer... Non, il était impossible de voir

si la mort, de sa main invisible, n'avait encore posé un voile sur le petit visage amaigri.

Et Goffin songea comment il creuserait, de son pic, une tombe dans le sol dur... sans même en parler aux autres, car si les affamés devaient supposer que l'enfant était mourant, ne rechercheraient-ils pas le corps pour s'en repaître ?

Aussi Goffin voulait-il accomplir pour le pauvre René ce dernier devoir, en silence... Seuls, Clavir, Labeye, Bertrand le sauraient.

Hubert songeait à tout cela, plongé dans la nuit... tandis que l'enfant, couché sur sa poitrine, respirait péniblement, gémissait par moments.

Mathieu se serra contre son père.

L'approche de la mort remplissait-elle de crainte l'enfant qui s'était montré si courageux jusque là ?

De même, les autres enfants se tenaient immobiles maintenant. Ils se trouvaient dans le plus grand péril, et pourtant l'idée de la mort imminente de leur petit camarade leur causait une profonde impression. Cela provenait de l'inconscience partielle dans laquelle ils se trouvaient, car ils ajoutaient foi aux promesses du porion, ils étaient convaincus qu'ils seraient sauvés.

Toujours résonnaient les coups de pic des ouvriers. Clavir chantait... il voulait aider Goffin et savait que son chant encouragerait ses camarades.

Il chantait, alors qu'il songeait aux siens...

— De la viande et des choux rouges, dit une voix, à laquelle répondit immédiatement une autre, disant :

— Je ne parviens pas à retrouver la route ? Quand donc pourrons-nous rentrer chez nous ?

— Oh, cette faim ! gémit un troisième.

Mais qui écoutait encore ces cris ? L'on y était déjà habitué. Chacun avait assez à faire avec soi-même... chacun, sauf Hubert Goffin... qui vivait pour ses semblables.

Un peu plus tard, un autre des malheureux cria :

— Maître Goffin ?

— Qui m'appelle ? demanda le porion.

— Moi !

— Qui es-tu ?

— Laurent.

— Que se passe-t-il, mon ami ?

— Je sais à présent pourquoi nous ne pouvons nous en aller d'ici. Quelqu'un d'entre nous a fait quelque chose de mal et la punition s'est abbatue sur nous tous. Un méchant esprit nous retient. Maître, il faut trouver et punir le coupable.

— Oui, le tuer, et nous le mangerons, cria l'affamé. J'ai mangé le cuir de mes souliers... cela ne nourrit plus.

— Laurent, tu n'es vraiment pas raisonnable, dit Goffin.

— Il faut rechercher le coupable ! Que tout le monde se confesse ! reprit l'autre.

— Laurent, assieds-toi et tais-toi.

— Devons-nous tous mourir par la faute d'un seul ? Cela n'est pas juste. Il faut trouver le coupable.

— Nul d'entre nous n'est coupable ; nous sommes tous frères, d'honnêtes travailleurs. Tais-toi, Laurent, et attends patiemment notre délivrance.

— Mais nous ne pouvons être sauvés, tant qu'il y a un coupable parmi nous.

Goffin fit de son mieux pour persuader l'homme, et, comme des paroles douces n'aidaient pas, il eut recours aux menaces et alors, le malheureux se rassit en grommelant. Et Goffin tenait toujours sur ses genoux l'enfant agonisant.

Oh, cette lutte sans cesse renouvelée avec ses propres camarades, qu'il fallait implorer, ou menacer... Cette attention perpétuelle, tout cela pesait lourdement sur Goffin.

Lui aussi avait faim et soif, lui aussi avait femme et enfants... lui aussi sentait les tempes qui battaient... et il était rempli de pitié pour son fils.

Mais dans ces moments de désespérance, l'idée du devoir le reprenait tout entier.

Cette nuit, celle du mardi au mercredi, un homme lui murmura à l'oreille.

— Maître, voulons-nous ouvrir le galerie pleine de grisou ? Non, Goffin, je n'ai pas le délire, c'est sérieux.

Alors Goffin se fâcha pour tout de bon et dit :

— Si jamais l'on me fait encore une pareille proposition, je me jette à l'eau. Tu es un lâche, tu veux te suicider, tandis que ta femme est jour et nuit là haut, au terril, attendant ta délivrance.

L'homme s'éloigna sans rien dire...

VI.

Monotones, les coups de pic se suivaient rapidement... Ils étaient courageux, les travailleurs, et pourtant, la galerie avançait si lentement.

— Halte, cria tout à coup Labeye, arrêtez les pics !
Les coups s'arrêtèrent.

Labeye mit l'oreille contre la paroi et s'écria, défaillant de joie :

— Ils sont près de nous ! Je les ai entendus !

Une secousse parcourut les membres de tous les hommes. Les plus faibles d'entre eux se dressèrent vaillants...

— Maître, j'entends retentir des coups, de l'autre côté... les sauveteurs sont là, reprit Labeye, pleurant de joie.

— Les sauveteurs ! Les sauveteurs ! criaient tous les hommes.

Tout le monde voulait écouter.

Certains d'entre eux étaient trop faibles pour entendre le bruit si éloigné, et crièrent plaintivement :

— Vous vous abusez, ce n'est pas vrai !

— Si, si ! reprirent les autres. Nous sommes sauvés !

— Mensonges ! Vous nous trompez !

— Ils sont là ! Nous sommes sauvés !

L'on se disputa de la sorte... jusqu'à ce que Clavir dit :

— Maître, écoutez donc !

Hubert avait posé la tête de René sur les genoux de Mathieu et posa à son tour l'oreille sur la paroi.

Et de nouveau reparut la confiance des hommes en leur porion, car tout le monde retint son souffle, tout le monde tremblait d'anxiété, attendant les paroles du maître.

Goffin écouta attentivement. Le sang coulait rapidement dans ses veines... le battement de ses tempes

redoubla... oui, il entendait les coups annonciateurs de délivrance, mais il voulait avoir la certitude d'avoir bien entendu les coups de pic des sauveteurs.

— Maître, l'implorait-on.

L'attente était trop longue pour les malheureux.

Le porion se retourna :

— Oui, mes amis, nos sauveteurs sont là, dit-il, et, éclatant en sanglots, il hoqueta : oui, je savais bien qu'ils pensaient à nous.

— Les sauveteurs ! jubilèrent tous les hommes.

L'on s'embrassait, certains pleuraient et riaient à la fois, l'on parlait des femmes et des enfants qu'on allait revoir et il semblait que la faim et la soif étaient oubliées, que toute misère avait disparu.

— Silence, les amis ! s'écria Goffin.

Ce n'était pas facile de se faire obéir en ce moment.

— Nous devons faire entendre que nous vivons encore, dit le porion.

Il éleva le pic, solennellement, et cria :

— Au nom de Dieu !

Par trois fois, l'outil frappa la paroi.

— Écoutons ! dit le porion.

Beaucoup collèrent l'oreille contre le mur... et ils entendirent distinctement trois coups.

C'était la réponse des sauveteurs.

— Ils nous ont entendus ! jubilait-on. Nous sommes sauvés... nous allons les revoir... là haut, nous aurons à manger !

— De la viande et des choux rouges ! criait le malheureux fou.

— Maître, nous allons rentrer, n'est-ce pas ? demanda l'autre fou.

— Oui, mon ami, ce sera bientôt.

— Vous me conduirez... vous me prendrez par la main, n'est-ce pas, sinon je m'égarerai encore.

— Oui, je t'aiderai, promit le porion. Mes amis, poursuivit-il ensuite, en élevant la voix, nous pouvons faire en sorte de revoir plus tôt encore femme et

enfants. Allons, nous allons au devant des braves sauveurs, à l'œuvre !

— Vive notre maître ! crièrent-ils tous.

— Nous vivrons, mes amis, à l'ouvrage, allons !

Et comme les pics semblèrent légers aux mains débiles ; et comme les coups résonnèrent avec entrain. Oui le maître avait raison une fois de plus, l'on pouvait revoir plus tôt encore les êtres chéris.

Certains, pourtant, n'étaient pas sans inquiétude. Ne s'était-on pas trompé ? Avait-on bien entendu les coups ? De temps à autre le chef d'équipe faisait cesser le travail... pour écouter encore... et, oui, vraiment, les coups provenant de l'autre côté devenaient de plus en plus distincts... il approchaient, les sauveteurs !

— Nous vivrons tous, avait dit Goffin.

Mais il songea tout à coup à René et vivement il retourna aux côtés du petit.

Il passa la main sur la petite figure... heureusement ! la vie n'avait pas encore disparu.

Oh, s'il était possible à l'enfant de résister encore quelques heures à toutes les influences néfastes qui s'acharnaient contre son corps débile ! Le bon air, du vin... des remèdes... pouvaient le sauver.

— Père, nous reverrons la mère... et les frères, et les sœurs, cria Mathieu hors de lui.

— Oui, mon enfant...

— René mourrait-il ?

— J'espère que non.

Et le porion murmura le nom de l'agonisant et poursuivit :

— Ta mère t'attend... allons, René... ouvre les yeux... tu retrouveras ta mère...

Et l'ouvrage du brave porion était plus lourd que celui des mineurs qui manaient le pic...

A. HANS

Maître Hubert Goffin

NOUVELLE EDITION

L. OPDEBEEK - Editeur - ANVERS.

— 1928 —